

De omni re

Aqueduc

Enfin nous allons avoir un Aqueduc. Mr. Louis Côté, de la compagnie Côté Côté, en sera le principal entrepreneur, nous dit-on.

Dès l'automne prochain les tuyaux seront posés dans la Haute-Ville et la rue Cascades. Les autres rues n'auront l'eau qu'au fur et à mesure que les propriétaires s'engageront à payer un certain pourcentage sur le coût du posage des tuyaux.

A propos, nous nous permettrons une question, que nous prions les hommes livrés au calcul d'examiner. Le prix des tuyaux d'ici à la Montagne de Rouge-Mont serait-il de beaucoup plus élevé que le coût de la confection du réservoir, louage d'un pouvoir d'eau, achat d'un engin et son entretien etc. ? Si non, pourquoi la ville n'accorderait-elle pas un bonus à la Compagnie afin de l'engager à nous fournir une eau un peu plus potable que celle de l'Yamaska, à certaines saisons de l'année ?

AUTRE BONNE NOUVELLE. La Compagnie du télégraphe, pour répondre à un besoin pressant, a décidé de mettre un bureau au centre de la ville. On est à poser les fils, et, dans quelques jours, les hommes d'affaires n'auront pas à courir au Grand-Tronc pour envoyer leurs télégrammes. Le bureau se tiendra dans la maison de E. Perreault Eer, marchand, rue Cascades, tout près de la banque des Marchands.

Nous espérons que la Compagnie de l'Express ne voudra pas rester en arrière de celle du télégraphe, et qu'elle répondra favorablement à la requête des Marchands qui doit lui être bientôt présentée pour en obtenir un bureau plus central.

PETITES CAUSERIES

SCIENTIFIQUES.

(VIII)

Ernest. — Toujours disposé à parler d'histoire naturelle, Edmond ?

Edmond. — Toujours, Ernest. As-tu quelque sujet nouveau ?

Ernest. — Ma foi, non ! je n'ai pas de nouveau sujet aujourd'hui ; seulement, il me semble que nous en avons dit assez sur les oiseaux et les arbres. C'est une espèce d'introduction, il est vrai ; mais une introduction fait désirer la matière :

il ne faut pas qu'elle soit trop longue.

Edmond. — Comme tu voudras, Ernest ; nous entrerons donc en matière. Mais d'abord, sais-tu bien ce que c'est que l'histoire naturelle ? Si tu ne le sais pas bien, je pense qu'il serait excellent de commencer par ce point, afin de ne pas nous exposer à marcher en aveugles. Car les aveugles donnent du nez sur tous les murs, et ils regardent comme extrêmement fâcheux de ne pas reconnaître le terrain où ils se trouvent.

Ernest. — A la bonne heure, Edmond : je ne demande pas mieux que tu m'expliques ce qu'il faut entendre par histoire naturelle. Je me suis déjà travaillé la tête pour distinguer avec précision l'histoire naturelle d'entre toutes les sciences ; mais peine perdue ! Et gros Jean comme devant ! Car si j'aperçois quelque chose, je suis comme le dinde de Florian : je ne distingue pas certainement très bien.

Edmond. — Je veux commencer, Ernest, par te donner de l'émotion. Imagine-toi, donc que tu es placé sur le sommet d'une haute montagne...

Ernest. — Ah ! certes, quelle position ! Jérôme Paturot lui-même n'en aurait probablement pas désiré de plus élevée.

Edmond. — Quelle qu'elle soit, Ernest, je veux que tu l'occupes, et que tu regardes de là autour de toi, en haut, en bas, de toutes parts.

Ouvre les yeux, entends-tu ? Et dis-moi maintenant ce que tu vois.

Ernest. — Parbleu ! la nature entière, je pense bien.

Edmond. — Pas tant de laconisme explique-toi.

Ernest. — Eh bien, je vois le soleil, toutes les contrées environnantes, des plaines, des montagnes, des forêts, des lacs, des rivières et au loin l'océan ; je vois, ou du moins je me représente les innombrables espèces d'animaux qui peuplent la terre ; je vois l'humanité, ses monuments et ses grandes villes ; je vois les phénomènes atmosphériques, les nuages, les pluies, les tempêtes ; et si c'est la nuit, les étoiles, la lune... je vois... et que sais-je encore ?

Parbleu ! tu n'as pas envie, je suppose, de me faire énumérer exactement tout ce que je vois ?

Edmond. — Et tu admetts sans doute avec cela que les hommes ont une âme spirituelle, libre et immortelle ?

Ernest. — Oui.

Edmond. — Et qu'il y a un Dieu ?

Ernest. — Me prends-tu pour un impie ?

Edmond. — Non : mais c'est que je

veux te mettre en présence de tout ce qui peut être l'objet des investigations de notre esprit. Maintenant, c'est fait. Or la science qui traiterait de tout cela, et qui voudrait expliquer l'univers, sais-tu de quel nom elle s'appellerait, Ernest ?

Ernest. — La science naturelle peut-être ?

Edmond. — Juste : la science naturelle de l'homme. Naturelle, parce qu'elle devrait être distinguée de la science acquise par la révélation positive de l'Écriture, parce qu'elle serait le fruit des forces pures de la raison humaine, et enfin parce qu'elle aurait pour objet la nature entière.

Ernest. — Mais il me semble qu'il n'y a aucune science qui se glorifie ainsi de vouloir tout expliquer.

Edmond. — De nos jours, non. Mais chez les anciens il y en avait une ; car la philosophie alors avait la prétention de tout embrasser.

Ernest. — La philosophie de nos jours n'est donc pas aussi vaste que la philosophie des anciens ?

Edmond. — Non, elle se borne maintenant aux seules raisons suprêmes des causes.

Ernest. — Les raisons suprêmes des choses, qu'est-ce que c'est cela ?

Edmond. — Ce sont les raisons les plus hautes, les plus universelles auxquelles il soit possible d'atteindre en expliquant l'univers. Ainsi Dieu, cause extrême, et l'être, cause intrinsèque de tout ce que nous voyons, sont des raisons suprêmes l'union substantielle de la matière première et de la forme est encore une raison suprême.

Il en est de même de l'âme, qui est à la fois principe vital, faculté de penser et faculté de vouloir ; ce qui fait que la philosophie actuelle comprend la Théodicée, l'Ontologie, la Psychologie, la Logique la Morale.

Ernest. — Et quelles sont donc les autres raisons que la philosophie actuelle rejette et que la philosophie ancienne embrassait ? Edmond. — Rien de plus simple, Ernest. De la somme absolue de toutes les raisons qui peuvent expliquer l'univers si tu retranches le petit nombre de celles qui sont dites suprêmes, il te restera précisément ce que tu recherches : la différence entre la philosophie actuelle et la philosophie des anciens.

Ernest. — Mais cela ne me dit pas en quoi consiste cette différence !

(à continuer)